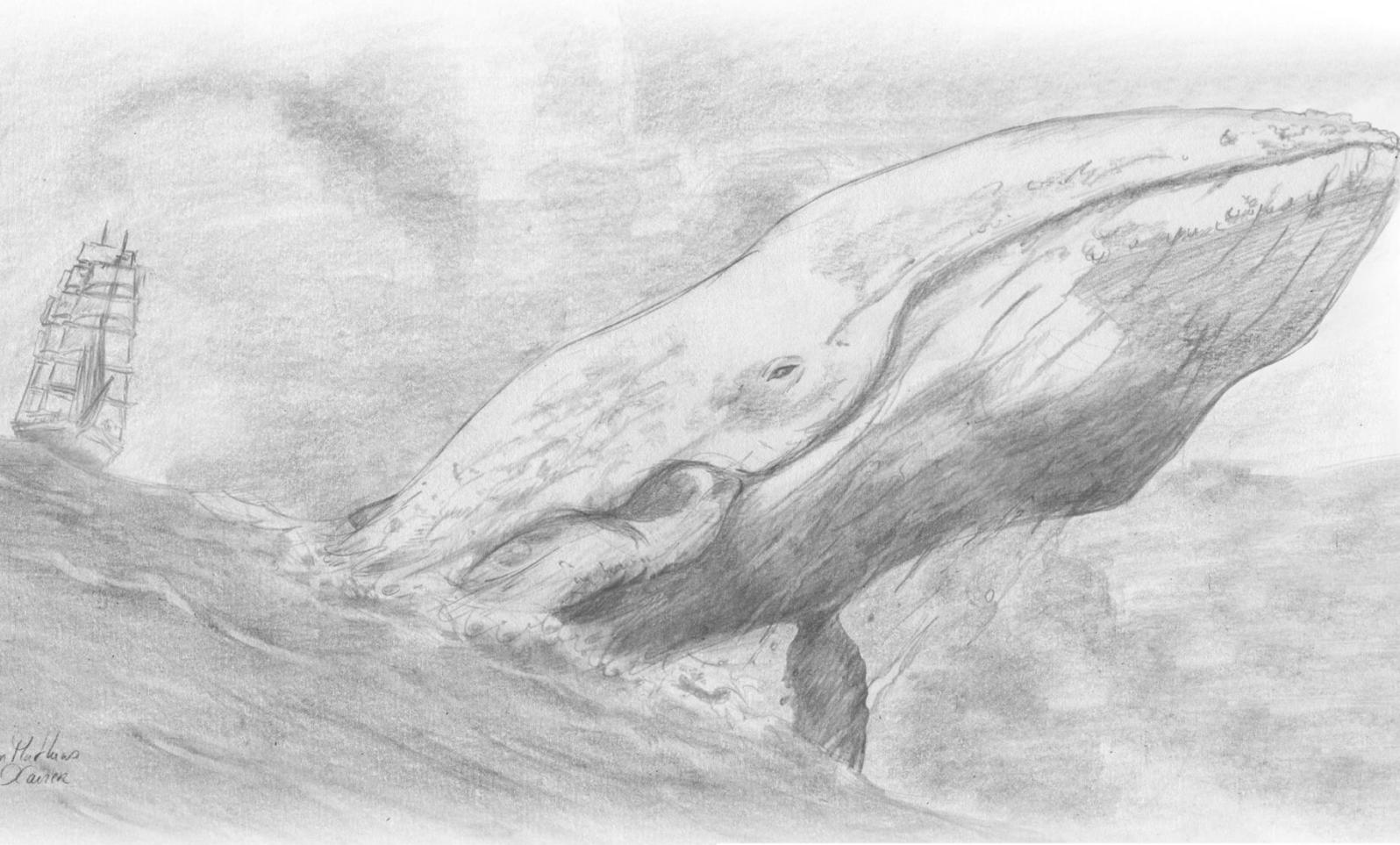


LA PREMIERE CHASSE

tant touché au bout de la terre plate des potulans anciens.



90 - La première chasse

La Licorne poussait doucement vers le cinquantième parallèle. Par bonheur, les vents n'y hurlaient pas encore et le clipper dansait toujours avec aisance sur les flots réguliers. Depuis quelques jours, les vigies avaient renforcé leur surveillance à la hune du navire, car on touchait enfin aux territoires de chasse des cachalots et des baleines bleues. « Rien à l'horizon ! » semblaient pourtant ressasser les regards dépités des matelots, perchés tour à tour au sommet du grand mât.

La cloche de midi venait de rassembler la relève à côté de la cambuse, avant qu'elle ne se mette à la tâche. L'air froid qui se faisait sentir à mesure qu'on descendait plus au Sud avait aiguisé les appétits et chacun mangeait debout, en oubliant le plus souvent de mâcher pour satisfaire son estomac impatient. Comme les autres, Aenghus essayait de ramollir son pain de mer dans une soupe de viande où nageait un mélange de haricots, de riz et d'incertitude. Ce n'était pas bien bon, mais l'empressement des hommes en disait long sur ce que devait être leur ordinaire quand ils traversaient les océans sans escale, des mois, parfois des années durant, sous la menace du scorbut, de la scrofule ou de la pellagre.

Mis à part le bruit des cuillères dans les gamelles et du couteau tranchant le lard, le silence était de mise. Seul Eusèbe Uriarte ne pouvait s'empêcher de parler comme à son habitude :

– Manche Imeuche, manche ! Il té faudra des forces pour ramer bientôt. Yé souis sour qué dans deux ou trois yours, nous aurons notré première sarda. Tou né bois pas ton vin, dis ?

Mais Aenghus n'écoutait pas. Son regard s'était figé sur la mer, comme un chien en arrêt.

– Oh, Imeuche, tou m'écoutes ?

L'Irlandais posa sa gamelle sur le sol et se dirigea vers le bastingage.

– Il y a une baleine, là-bas !

Tous les hommes se précipitèrent, bientôt suivi du capitaine, vers le poste d'observation où se tenait leur compagnon.

– Je ne vois rien ! tonna Ezéquier Holny. Tu en es sûr, Aenghus ?

– Oui, là-bas, regardez ! Elle souffle de nouveau !

Chacun se mit à le regarder avec circonspection.

– Imeuche, tou es vraiment soûr ? Yé né vois rien dou tout ! annonça Eusèbe à son tour.

Le capitaine leva la tête et s'adressa à la vigie comme à un témoin de paix.

– Oh, là-haut, pointe donc ta lunette à tribord toute ! Et dis-nous ce que tu y vois...

Cinq minutes passèrent, mais aucune confirmation ne put être donnée par l'œil suprême du baleinier.

– Bon, écoute Aenghus, ce n'est pas grave, conclut avec embarras Ezéquier Holny. « Tu n'es pas encore habitué et...

– Il y en a deux ! le coupa Aenghus. Capitaine, envoyez *La Licorne* dans cette direction ! D'après ce que je sais maintenant sur les baleines, elles ne devraient pas tarder à plonger et il nous faudra du temps avant de les revoir. Mais de toute façon, elles sont encore loin... ajouta t'il, toujours aussi sûr de lui.

Ezéquier Holny ne sut que faire pendant un moment. Il se tourna de nouveau vers la vigie qui continuait à scruter dans le vide, puis après un dernier regard vers Aenghus, se résigna à convoquer son premier lieutenant.

– Whitfield, Mettez la barre à tribord toute ! Un bon vent de travers ne nous fera pas de mal, après tout !

Aenghus avait accompagné le mouvement du clipper dans son changement de cap et se tenait assis à sa proue. L'absence de beaupré lui offrait une vue imprenable sur la mer et il attendait que les deux baleines refassent surface. Moins d'une demi-heure après sa première annonce, il se leva et tendit le bras avec excitation.

– Les voilà ! Elles sont plus proches maintenant, Capitaine !

L'homme de hune pointa sa lunette dans la direction indiquée.

– Là, elle sou-ffle ! Souffle encore ! Deux baleines droit devant ! brailla t'il en forme de confirmation. Souffles avant ! Cachalots ! Au moins cinquante tonneaux chacun !

Aussitôt, l'effervescence s'empara du navire ; tout le monde piaffait d'impatience autour du capitaine, qui se laissait prendre à son tour par la liesse générale.

– Envoyez tout ! hurla t-il, comme on lance une armée. A partir de maintenant, ne touchez plus aux drisses, vous m'entendez ?

Mille cris enthousiastes saluèrent cet ordre universel qui signalait le début des opérations de chasse. Des matelots brassèrent les vergues, tandis que

d'autres serrèrent les brigantines pour ne plus déventer la grand voile. Dans un souffle fabuleux qui semblait vouloir répondre à celui des cachalots, les toiles se gonflèrent à tout rompre sous le vent de travers. Plein de sang-froid, Lee, le timonier chinois, reprit la barre pour apporter un peu de sérieux à ce jeu dangereux de la vitesse.

– Ne t'avais-je pas dit que *La Licorne* était le plus rapide des navires, Aenghus ? Le visage d'Ezéquier Holny rayonnait d'une joie indicible. Et encore, ce n'est là qu'une jolie brise, rien de plus...

Aenghus souriait lui aussi, heureux de ce bonheur commun. Mais bientôt, les cétacés furent à vue et il fallut déjà ralentir. Les voiles d'étai furent amenées, avant les focs et la trinquette.

– Déferle le petit et le grand cacatois ! hurla le capitaine à un groupe de marins suspendus aux vergues. hale bas le grand perroquet et les bonnettes ! Cargue la brigantine !

Puis les premiers ris furent pris sur la misaine et la grand-voile.

Les cachalots avaient replongé, mais leur fuite les forcerait à refaire surface rapidement. Lee fit mettre le navire à la cape à moins d'un mille de la zone où ils avaient plongé ; pas trop loin pour limiter les efforts des rameurs, ni trop près pour ne pas effrayer les grands mammifères.

– Soufflent là, ils soufflent ! hurla désespérément la vigie.

Quelques hommes coururent aux bossoirs pour détacher les baleinières.

Une fois à l'eau, portés par leur excitation, les rameurs se mirent à pousser sur les avirons dans un rythme anarchique, puis retrouvèrent bientôt leur unité sous le poids de l'effort.

La baleinière numéro Une était la plus rapide des embarcations de chasse de *La Licorne*. Légère, elle se laissait manœuvrer aussi bien à l'avant qu'à l'arrière. Le capitaine Holny y avait invité Aenghus pour le récompenser de sa découverte. L'Irlandais, qui avait emporté avec lui son javelot d'ivoire, ramait à l'arrière de la barque. Derrière lui, se trouvait Clarence Whitfield, promu responsable de la baleinière. Watts tenait la deuxième et Floyd, la troisième. Étrangement, Whitfield donnait les ordres dans l'embarcation où évoluait le capitaine. Officiellement, Ezéquier Holny s'arrogeait une des places de rameur dans la baleinière principale, privilège qui était sujet à de grandes rivalités entre les matelots et les officiers, mais tout le monde savait qu'il souhaitait s'assurer par lui-même que son premier lieutenant devînt un vrai chasseur de baleines. Jusqu'alors, le jeune homme avait toujours préféré la navigation à voile aux scènes cruelles de la chasse, mais en étant promu capitaine de

baleinière, il devenait par la même le *tueur*, celui qui après le travail de sape du harponneur avait la prérogative de donner la mort à l'animal épuisé.

Taâ le Marquisien avait été désigné premier harponneur pour cette chasse inaugurale ; mais il pouvait officier indifféremment dans les trois baleinières. Les deux derniers rameurs évoluaient au centre de la barque ; le grand Noir Julius Sprewell maniait l'aviron principal, long de six mètres et pesant plus de vingt kilos, aux côtés d'Eusèbe Uriarte. Le Basque était en outre responsable de la ligne, cette corde reliée au harpon chargé de *fixer* la baleine. C'était un rôle déterminant, réservé aux plus expérimentés, car lorsque la baleine plongeait avec le fer enfoncé dans ses chairs, la ligne se mettait à filer entre les tasseaux situés à la proue de l'embarcation. Le moindre échauffement de la corde ou le plus léger nœud pouvaient causer de graves blessures à l'un des matelots ou tout simplement retourner la baleinière.

Grâce à la dextérité de Clarence Whitfield à l'aviron gouvernail, la baleinière numéro Une devançait les deux autres. Le Premier Lieutenant trouvait toujours les meilleures trajectoires et avec lui les matelots n'avaient plus l'impression de ramer dans le vide. Néanmoins, les encouragements qu'il lançait à ses rameurs étaient trop timides et donnaient l'impression de n'être destinés qu'à lui-même. Le Capitaine Holny ne put se retenir très longtemps de le suppléer pour motiver ses hommes.

– Pour l'amour de Dieu, ramez, mais ramez donc ! J'ai l'impression que nous reculons ! Il se taisait le temps de recouvrer son souffle, puis reprenait de plus belle ses vociférations : Hardi, les gars ! Je crois bien que vos femmes vous regardent... Et elles se demandent quelles sont ces mauviettes avec leurs avirons qui ne sortent pas de l'eau. Ce n'est pas possible, on dirait des rameurs anglais !

Mais ce n'était là qu'un jeu d'hommes redevenus enfants, quand la joie se transforme en une douce euphorie, car en réalité les pales des avirons glissaient sur l'eau comme une nageoire de dauphin.

– Allez, Han ! Han ! Ils se rapprochent, je les vois... Souquez ferme, les gars ! Le capitaine se mit alors à brailler un vieux chant qui devait être russe. Je ne m'arrêterai de chanter que lorsque vous mettrez du cœur à l'ouvrage.

A la proue, le regard fixé sur les cétacés, Taâ restait imperturbable, comme indifférent à ces sonorités abominables. Devant lui, les cachalots venaient

de se séparer. Le plus gros demeurait à fleur d'eau, étrangement statique, comme si la mort n'était pas si proche. Était-ce l'épuisement qui l'empêchait de fuir plus avant ou le souci de protéger les chances de son compagnon dans un dévouement magnifique ? Très vite en tout cas, son dos ruisselant brilla dans les yeux du Marquisien, le bras déjà dressé et immobile. Le cachalot envoya son souffle lourd et son dos se voûta dans un arrondi démesuré. Il allait plonger...

Taâ n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Pour ne pas être emporté par son mouvement, il cala son genou gauche dans une encoche spécialement taillée à la proue de l'embarcation. Il tenait son arme à deux mains, bien levée au dessus de sa tête. C'était un de ces nouveaux harpons à tête mobile, plus efficace que le double barbillon. Avec cet outil sophistiqué, le chasseur avait la certitude de voir son engin se replier dans la chair de l'animal, dès que celui-ci engageait sa course folle et souvent inutile.

Soudain, le harpon vola, si vite qu'on entendit la corde siffler dans les airs. Aenghus n'avait rien vu, mais il devina que l'arme avait touché sa cible, car l'air se chargea d'une forte odeur de musc.

– Arrière toute ! hurla Whitfield.

Aussitôt, les rameurs tirèrent de concert sur leurs avirons pour s'éloigner de l'animal blessé et éviter ses coups de queue fatals. Tant d'accidents étaient arrivés durant cette phase cruciale... Après un moment de panique, le cachalot acheva son mouvement originel ; dans une lenteur hypnotique, sa queue battit les airs en laissant s'écouler des torrents de mer, puis s'enfonça tel un naufrage immense dans les eaux grises de l'océan. Devant cette émouvante démonstration de détresse, Aenghus repensa à sa propre immersion face aux soldats anglais, lors de sa première tentative d'évasion de Port-Arthur. Ce souvenir le troubla jusqu'à ce qu'Eusèbe, la casquette déjà trempée par les premières humeurs de l'animal, l'interpelle, sans perdre toutefois de vue la course de la ligne qui filait à pleine vitesse entre les tasseaux.

– Tiens-toi bien, Imeuche, ça né va pas tarder à bouyer ! La sarda n'est qué léyèrement blessée. Lé harpon né peut pas la touer, mais il est accroché à elle comme oune sangsoue. Elle va essayer dé fouir, mais nous, il faut qu'on la souive commé son ombre, yousqu'à cé qu'elle soit épouisée. Tou comprends ?

Aenghus fit signe que oui et resserra sa prise sur son aviron. La ligne arrivait à son terme, lorsque le cachalot réapparut, ivre de rage et de douleur, quarante mètres plus loin.

– Accrochez-vous !!! hurla le Basque.

Une choc énorme ébranla la baleinière, qui se mit à filer sur l'eau, sautant sur les vagues en à-coups qui provoquaient de puissantes secousses dans les reins des rameurs. Le regard en feu sous ce raz de marée d'écumes, Taâ essayait de se maintenir debout et criait son plaisir comme un guerrier qui se jette au combat.

– Ya-Heee !!!

Le capitaine Holny lui répondit en écho, avant de se retourner vers Aenghus, le visage déformé par une joie instinctive.

– Chez nous, on appelle ça le *Nantucket Sleighride*¹. Je suis sûr qu'on fait au moins du vingt nœuds !!!

Il fallait beaucoup de temps à une simple baleinière pour épuiser un animal robuste, mais le capitaine avait interdit que deux canots plantent simultanément leur harpon, pour ne pas risquer une collision fatale durant ce rodéo aquatique. Quelquefois, la barque vacillait tellement que chacun devait s'accrocher à son siège en pesant sur ses rames de toutes ses forces pour ralentir le monstre. Aenghus crut à plusieurs reprises percevoir de la peur dans les regards crispés de ses compagnons, secoués tels des cavaliers novices sur un cheval fougueux... Combien savaient nager ? Et de toute façon, qui aurait survécu au choc d'une chute, à la terreur de voir s'éloigner l'embarcation sans espoir de retour, ou encore à la nécessité de résister à ces eaux froides et tourmentées, avec pour seul témoin de leur mort leurs cris épouvantables ?

Mais les plongées du cachalot se firent de plus en plus courtes ; à chaque remontée, Eusèbe ramenait de pleines brassées de corde qu'il nouait sur son plot au centre de la barque. A un moment, le cétacé s'immobilisa, totalement épuisé et un silence assourdissant vint sanctionner la fin des courses simultanées de l'animal et de la baleinière. Les rameurs tirèrent de nouveau sur leurs avirons pour permettre à Clarence Whitfield de lâcher son gouvernail. Le regard vide, le jeune officier s'empara de sa lance et se dirigea vers la proue pour achever le géant. Il lui fallait rapidement asséner le coup fatal, de préférence dans la queue ou les poumons, pour limiter la résistance de l'animal et surtout l'empêcher de retourner la baleinière dans un dernier accès de fureur. Le premier lieutenant se dressa devant le cachalot, tel un matador prêt à retirer la vie pour prendre la victoire. Dans sa noblesse, la chasse à ceci de cocasse que le fort devient faible et le faible, arrogant. Le cachalot, sourd et aveugle à la logique de ce

¹ *Le traîneau de Nantucket*

monde suraquatique, venait y quérir son air salvateur et l'assurance d'une défaite. Clarence Whitfield avait du trop souvent ressentir ce paradoxe immoral, car soudain son bras devint lâche ; sa lance se fichait en des chairs douloureuses, par peur du coup de grâce. Ainsi, par souci de ne plus être bourreau, le jeune officier se faisait l'instrument d'une souffrance plus atroce encore, car bientôt l'animal se montra incapable de replonger, ni même de mourir enfin. Taâ se leva pour seconder le lieutenant, mais le cachalot se débattait dans son sang, repoussant parfois la baleinière à plusieurs mètres. Ivre de douleur, le monstre finit par vomir dans un flot de sang supplémentaire les restes d'un dernier repas de calmars et de petits poissons à peine digérés.

Tandis que la barque tentait de s'approcher de nouveau, Whitfield se mit à paniquer plus encore devant cet excès de souffrance inutile.

– Je n'arrive pas à trouver sa vie ! se plaignit-il, en guise d'excuse.

Alors, dans un hurlement de désespoir et d'injustice, Aenghus surgit du fond de la baleinière, son arme d'ivoire à la main. Dans un geste insensé, il bondit sur les flancs de l'animal, ignorant la queue immense qui frappait l'eau à tout rompre. Puis déjouant les lois de l'équilibre, il progressa sur le dos du géant, jusqu'à l'issue qui lui parut la plus appropriée, tel un guerrier trouve aussitôt le point sensible par une connaissance instinctive des choses de la mort.

– Que Diancecht t'ôte la souffrance et te ressuscite dès que mon javelot t'aura retiré cette vie ! hurla t-il aux cieux tourmentés, avant de perforer avec force la carapace de graisse, puis les côtes du cétacé.

Aussitôt, une vapeur pourpre s'échappa de l'auvent. Le cachalot s'étouffait de son sang en un geyser de six mètres de haut, comme s'il avait cherché par une ultime pudeur à recouvrir son corps d'une pluie de roses rouges. Puis le monstre souffla son cri de mort, dans une plainte grave et bouleversante, qui se mua peu à peu en murmure. Dans un geste d'éternité, il roula sur le flanc et mourut, sa nageoire tendue vers le ciel, comme en signe d'adieu.

A genoux sur le corps du géant, Aenghus leva son visage ensanglanté et poussa un dernier cri, tel un Cuchulainn ivre de mort et de victoire ; dans ce délire presque conscient, l'Irlandais eut l'impression d'entrer en contact avec l'Autre-Monde, mais de n'en effleurer que les portes, en une sensation inachevée. Puis il baissa la tête vers la bête immobile et lui accorda une prière, sans troubler le silence qui suit toujours les batailles

homériques. Personne n'entendit ses murmures, destinés à la mort seule et à ceux qui l'anoblissent.

– Que Cernunnos et Donn soient honorés de l'âme que tu leur offres. Que tes vies à venir soient agréables. Ô Manannan Mac Lyrr, accepte mon sacrifice et fais que les portes s'ouvrent !

Aenghus avait prononcé ces mots magiques comme s'ils avaient surgi d'une mémoire illustre, bien plus ancienne que celle de son siècle. Lorsque son esprit réintégra le monde des humains, il constata que les regards de ses compagnons étaient rivés à lui, en un mélange d'abandon et d'effroi. Si la vie du cachalot s'était envolée pour de bon, celle de la baleinière semblait pour le moins s'être arrêtée. Assurément, jamais ces chasseurs au long cours n'avaient vu un tel spectacle de leur existence.

L'Irlandais regagna la petite embarcation d'un bond plus anonyme, puis après un moment d'hésitation, la stupeur se transforma en liesse et tous les hommes entourèrent leur compagnon.

– C'est ta première sarda, Imeuche ! Tou es ou'n' vrai trancador maintenant ! le félicita Eusèbe, en lui tapant sur l'épaule.

Mais Aenghus était encore dans un état second. Il y avait tant de sang dans la mer que Mannaman n'aurait pu recevoir plus belle offrande. Fût-il possible que les sacrifices d'antan, si décriés par ses juges du présent, se montrassent plus cruels que ceux qu'on donnaient aujourd'hui sur les mers ?

Taâ passa la ligne de toue dans l'évent du cachalot pour maintenir sa tête hors de l'eau et faciliter son remorquage. Alors, tout doucement, s'engagea le pénible retour vers le baleinier, dont les mâts se dressaient timidement à l'horizon. Mais peut-être n'était-ce là qu'une vengeance ultime de l'animal, laissant traîner à la vitesse du nœud son corps immense et mol, vers son dernier calvaire...